

A photograph of a treehouse built high up in a dense forest of tall, thin trees with vibrant green foliage. The treehouse has a brown, gabled roof and a wooden balcony. A wooden ladder leads up to the structure. The scene is brightly lit, suggesting a sunny day.

ÉDOUARD CORTÈS
**PAR LA FORCE
DES ARBRES**

ÉQUATEURS

PAR LA FORCE
DES ARBRES

DU MÊME AUTEUR

Carnets d'aventures (collectif), Albin Michel, 2003.

Paris-Kaboul. Expédition scientifique et culturelle sur la route de la soie (collectif), Hoëbeke, 2004.

Routes de la soie : la mémoire retrouvée de l'Afghanistan (collectif), Mille et une nuits, 2004.

Paris-Saigon : 16 000 kilomètres en 2 CV (avec J.-B. Flichy), Presses de la Renaissance, 2005.

Ararat. Sur la piste de l'Arche de Noé, Presses de la Renaissance, 2007.

Carnets d'aventures (collectif), Presses de la Renaissance, 2007.

Un chemin de promesses (avec Mathilde Cortès), XO, 2008.

En chemin vers Rome, XO, 2013.

L'Esprit du chemin. Compostelle, Rome, Jérusalem, Arthaud, 2014.

Bibliothèque du pèlerin (avec Mathilde Cortès), Fayard, 2015.

Édouard Cortès

PAR LA FORCE
DES ARBRES

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-807-5.

Dépôt légal : octobre 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À Mathilde.

Pour mes enfants.

« C'est que l'amour est comme un arbre, il pousse de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être, et continue souvent de verdoyer sur un cœur en ruine. »

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*.

Que rendre à la vie quand elle nous cogne? Malgré les plaies vives, il faut pourtant riposter. Répondre à cette force démesurée avec les moyens sous la main. J'ai essayé de l'atteindre par la sève et la ramure d'un chêne. Au milieu des frondaisons et des lichens, j'ai cherché une respiration neuve. J'ai usé de l'arbre pour percer une trouée dans l'existence. Un destin d'homme tenté par la voie du chêne: tutoyer les étoiles, enlacer de ses branches ceux que l'on aime, plonger ses racines dans la terre pour ne pas perdre pied. Me transformer en homme-arbre, enfin.

À six mètres, je vis seul dans les branches d'un chêne. C'est le printemps. J'ai poussé la trappe qui m'ouvre le pays sylvestre. Épaisse, ronde, elle est découpée dans le parquet, quasiment invisible une fois fermée derrière moi. Je suis entré dans ma cabane pour un long séjour de silence. Perché dans un arbre, j'ai la ferme intention de renaître avec lui. Je vais nicher dans cette cachette construite de mes mains. Entre quatre branches, l'abri de bois et de verre me protège des regards et du bruit. Un lieu rare. Inespéré dans mon état. Je me sentais fatigué du monde d'en bas et de moi-même, je suis donc monté là-haut. Les autres, sans doute aussi, s'étaient lassés de moi. J'entreprends une métamorphose à l'ombre des forêts. Je veux voir à hauteur d'arbre.

Ce 21 mars, au matin, j'ai étreint ma femme et mes enfants, enfilé mes bottes, supprimé mes comptes sur les réseaux sociaux, envoyé promener mille cinq cents amis invraisemblables pour en garder quatre ou cinq vrais. Sur ma messagerie électronique, j'ai programmé une réponse d'absence. J'ai laissé mon téléphone à la maison, pris mon couteau et suis parti en forêt.

À presque quarante ans, j'ai beaucoup de doutes sur mes certitudes et peu de convictions sur mes illusions. Éloigné des hommes, je suis décidé à arracher tout ce lierre qui m'étouffe. Quand la mort approchera, j'aimerais pouvoir répondre sans crainte : «Ai-je eu assez d'audace pour suivre mon étoile?»

Mon chêne n'est pas un colosse de Tronçais, mais il aurait fait une belle poutre à Notre-Dame de Paris dans feu sa charpente, dite «la forêt». C'est un arbre puissant, dominant tous les autres par l'âge et la hauteur dans un massif forestier du Périgord. Mes bras ne font pas le tour de sa large taille. Une branche maîtresse pousse sa cime à une quinzaine de mètres. Je l'ai aimé d'instinct pour le charme de son port presque cavalier : calme, élancé, droit.

Il fait figure de grand-père à côté de ses proches qu'il surpasse tous. Élevé sur les derniers contreforts du Massif central, peut-être a-t-il entre cent vingt et cent quarante ans. C'est dire sa sagesse. Un

doyen solidement ancré dans le causse calcaire. Il a démarré sa vie, frêle plantule, au temps où Pasteur inventait des vaccins, a été jeune pousse quand s'élevait la tour Eiffel, étendu ses bras dans les fracas de Verdun puis d'Hiroshima. Adulte, il s'épanouit au temps d'Internet et du *big data*, lui le maître de la légèreté et de l'enracinement.

Sa force et son harmonie me rassurent. Couronné d'une dense ramure, il trône au point haut d'une colline à deux cent quatre-vingts mètres. Je me soumetts à ses lois naturelles. Il m'ouvre son royaume.

Noir, couleur d'un des plus beaux coins de France. Le Périgord noir, ancien comté qui doit sa coloration aux arbres. Les chênes se teignent de nuit et composent l'hiver des forêts sombres qui s'enchantent à midi. Les lauzes des toits des maisons se griment aussi de cette palette. Au pays de Cro-Magnon, des grottes de Lascaux, des châteaux de la Dordogne, au pays de La Boétie, de Montaigne, des pommes de terre sarladaises, du monbazillac, mon idée de vivre reclus dans les houppiers, loin de ces délices terrestres, peut paraître scandaleuse. Je ne connais aucun endroit au monde où en période de crise on hésite, quand il faut se serrer la ceinture, entre la truffe et le foie gras.

Toute une civilisation est née dans l'humus des

chênes du Quercy: c'est à leurs racines que se cache la truffe noire que j'aime à caver avec mon chien. C'est dans ce berceau de France, celui des souterrains médiévaux du Paluel, de la Vierge noire de Rocamadour, des duels du hussard Fournier, de Tounens roi de Patagonie, des expéditions de Larigaudie, des noix et des arbres truffiers que j'ai planté mes souvenirs d'enfance.

Les faunes et les sylvains m'ont lié au pays de *De la servitude volontaire*. Cet ancrage m'a-t-il accordé une certaine latitude dans mes chemins? La lecture de La Boétie m'invite à plonger dans le vert. Le chêne, pas les chaînes.

Je viens de vivre deux années aussi noires que le nom de cette contrée. Sept ans au bout du compte comme berger et éleveur de brebis ; une journée pour liquider le troupeau. J'ai échoué bien que n'étant pas, je crois, un si mauvais pâtre. L'aventure paysanne s'est clôturée par une débandade. J'observe maintenant, du haut de mon arbre, ce déluge avec sourire : les dettes, difficiles à rembourser, se sont accumulées, je me suis fâché avec ma famille pour des questions de terre, noyé dans les dossiers de subventions et les paperasses qui asphyxient tout éleveur français. J'ai le dos en morceaux, épuisé par la tâche.

Me reste un sentiment qui frôle l'arrogance : j'ai osé l'aventure. Mais l'audace d'entreprendre ne console pas du sinistre. Me reste le plus précieux :

ma femme et mes enfants. Je les ai entraînés dans le naufrage. Je m'en sens coupable.

Quelle folie donquichottesque que le destin de berger ! La vie d'un éleveur français est un archaïsme aussi burlesque que notre chevalier errant à l'heure où les hypermarchés déversent des flots d'agneaux du marché mondialisé, à l'heure où le consommateur ne connaît plus le labeur ni le coût réel de la côtelette qui tombe toute cuite dans son assiette. De la fourche à la fourchette, du grain au pain, du pâturage au laitage, nos liens sont rompus.

Je me suis rallié à l'avis de Houellebecq dans *Sérotonine* : «Ce qui se passe en ce moment avec l'agriculture en France, c'est un énorme plan social, le plus gros plan social à l'œuvre à l'heure actuelle, mais un plan social secret, invisible, où les gens disparaissent individuellement, dans leur coin, sans jamais donner matière à un sujet pour BFM.»

La vie agricole m'a rendu plus lucide sur le monde. La désunion d'avec les forêts et les champs a engendré une hydre à deux têtes : la révolution verte et la déesse terre. La prédation comme l'adoration du vivant découlent toutes deux de nos séparations avec la nature. Cette bête postmoderne me terrifie. Elle dévore et va tout dévorer, les hommes qui se prennent pour des dieux comme ceux qui se prennent pour des bêtes.

Je me souviens, c'était ma première année d'installation agricole. Mon troupeau était-il parasité? Il était mal en point. Il fallait faire des analyses. Les virus comme la «petite douve» ont des stratégies improbables pour durer. Une fourmi, atteinte du mal, se sacrifie pour ne pas contaminer le reste de la fourmilière. Le virus la rend folle, prend le contrôle de ses mouvements et l'oblige à grimper au bout d'un brin d'herbe. Là, elle attend les moutons, comme un samouraï, prête au sacrifice. Si elle se fait croquer, la petite douve voyage dans la brebis pour se retrouver dans les prairies. Les mères atteintes au foie ont moins de lait, les agneaux en meurent parfois.

Inquiet, je fis venir le vétérinaire. Il partait à peine quand arriva un contrôleur de la Politique agricole commune. Une après-midi de vérifications armé de formulaires à remplir. Que dire à ce contrôleur, au demeurant fort gentil, m'expliquant que mes aides agricoles étaient peut-être compromises? Tout était en règle, papiers et brebis, mais sur l'ensemble du troupeau il manquait une boucle à l'oreille gauche du bélier. Seule la droite en portait une.

— Vous ne rentrez pas tout à fait dans les cases, me dit-il.

— Je le prends comme un compliment!

L'été dernier, j'ai liquidé la ferme et vendu mon troupeau. La douleur me brûle encore aujourd'hui. J'ai autant de mal à y penser qu'à l'écrire. En quelques minutes, les bétailières ont englouti les brebis que j'avais guidées, soignées, agnelées, biberonnées, protégées. Une lassitude s'était installée. Je n'avais pour ma vie et celle des autres, pour le monde, plus aucun goût. J'étais moi-même un berger devenu brebis égarée.

Les bureaucrates et adeptes du divan ont recours à l'anglais. «*Burn out*», pour désigner un mal vieux comme l'humanité. L'acédie me convient mieux, cette mélancolie de l'âme qui comme une sangsue vide de l'espérance, du sens de l'existence. L'âme selon Aristote, souffle de la vie. J'étais à bout de souffle. À la moitié du chemin d'une vie, j'étais en proie à ces démons. Au fil des jours, j'accumulais dans mes pensées plus de raisons de mourir que de vivre. Mon âme était aux prises avec les harpies dans la forêt fangeuse que je traversais.

Que faire pour ne pas avoir une âme rabougrie? Il fallait combattre illico cet hiver intérieur. Mon combat est celui des arbres: accéder au plus vite à la lumière. J'ai fait le choix des armes: vivre sobrement hors réseaux, demeurer et non recourir au dépaysement du voyage, tenir un journal.